

Marie-Line SCHROTZENBERGER, *Les liens* (2015)

Compagnie Aparthéâtre
Médiathèque Aimé Césaire, le 26 avril 2018 à 14h

C'est une histoire à deux voix. Celle de Marie, celle de Paul. Tout en retenue, chacun dénoue les fils de son histoire. Paul a quitté l'île de la Réunion, il y a trente ans. Il revient après trente années d'absence. La mère vit ses derniers moments dans la chambre du fond, dans sa case, au bord de l'océan indien.

Les mots sont des fils tendus qui tissent et retissent les liens. Les liens à leur mère, à la terre natale, à la langue maternelle, le créole.

La mère, dans la chambre du fond, est là, au milieu d'eux, avec eux.

La Réunion est là, avec ses couleurs et ses odeurs, son ciel et son océan, ses rites et ses coutumes.

MARIE : Sa tisane est prête, tu peux lui apporter.

PAUL : Viens avec moi.

MARIE : C'est mieux pour nous trois si tu y vas seul

(Paul prend la tasse. Il se dirige vers la chambre du fond. Marie la suit du regard)

Tous les jours depuis des mois, ces mêmes gestes, ces mêmes rituels. La veiller, la soigner, la frotter, la masser, la réconforter, la forcer à manger, la laver, la lever, la changer, l'habiller, la promener dans le jardin, la tourner dans son lit, lui apporter la bassine, lui apporter le bassin, lui faire avaler ses médicaments, lui réchauffer sa tisane, lui mentir, lui lire le journal, courir auprès d'elle, courir après le temps, courir pour revenir plus vite, courir.

Je n'e peux plus, je voudrais que ça s'arrête, je voudrais ne plus entendre ses cris et ses plaintes, je voudrais ne plus la voir pleurer, je voudrais ne plus pleurer, je voudrais.

Mais je ne peux rien faire d'autre. Je ne sais rien faire d'autre. La veiller, la soigner, la frotter, la masser, la réconforter, la forcer à manger, la laver, la lever, la changer, l'habiller, la promener dans le jardin, la tourner dans son lit, lui apporter la bassine, lui apporter le bassin, lui faire avaler ses médicaments, lui réchauffer sa tisane, lui mentir, lui lire le journal. Des gestes techniques, mécaniques, automatiques qui rythment et façonnent ma vie. Je n'en peux plus. Je voudrais.

Un p'tit rhum citron pour remont a moin. Marie ouvre un placard de la cuisine.

(Elle prend une bouteille et boit. Paul revient, les mains vides. Il reste à l'entrée de la cuisine)

PAUL : Elle ne m'a rien dit. Elle est restée silencieuse dans un mutisme mutin. Elle m'a regardé de ses yeux cernés, de ses beaux yeux bleu vert fatigués par des nuits d'insomnie. Longuement elle m'a fixé. Droit dans les yeux. Longuement elle m'a souri. Un sourire perlé qui m'a sorti de ma nuit. Je suis allé vers elle, renversant les murs de silence, traversant ces trente années d'absence. J'ai tendu mes bras, j'ai tendu mes mains pour la chercher, pour l'embrasser. La gorge serrée, la poitrine oppressée, la voix brisée, nos étreintes m'ont chaviré.

Je n'ai pas vu son visage creusé, ses bras frêles, son corps cassé. Je n'ai pas vu ses jambes maigres et sèches. J'ai vu son sourire, ses mains tendues, passerelles de tendresse [...]

(Les yeux de Paul se posent sur la bouteille de rhum citron).

Non, pas toi. Tu ne t'es pas mise à boire.

MARIE : Si, de temps en temps pour oublier. Un p'tit rhum arrangé de temps en temps pour oublier, ça aide.

PAUL : Rentre cette bouteille, Marie. C'est trop dur pour moi.